

Subtilités écœurantes : vers une typologie psychosociale du traducteur professionnel

Richard RYAN
Maître de conférences
Université Blaise-Pascal,
Clermont-Ferrand

« — Laisse les autres gens en paix avec tes subtilités écœurantes »¹

Abstract

We present an empirical typology of professional translators based on three crossed criteria: point of view on the translation process (symmetrical or asymmetrical), approach (focus on unity, difference or linguistic multiplicity) and motivation (quest, recognition, expression, craftsmanship, subsistence, etc.). This typology supports six tropisms corresponding to different types and areas of professional translating. These in turn help to explain the discordance felt by translators between personal ethics and business imperatives, and justify career choices.

Key words / Mots clés :

traducteur, traduction, typologie, motivation, carrière.

I. Le désir de traduire : l'intime du traducteur professionnel

Nous présentons un témoignage personnel, tout empirique, dont l'objet, le traducteur professionnel, est une nébuleuse.² Notre longue appartenance à celle-ci nous prête un matériau riche, en même temps qu'elle entame l'objectivité de nos propos, tant les observations que nous rapportons risquent d'être déformées, y compris à notre insu, par nos propres interrogations sur le métier que nous exerçons, interrogations restées à ce jour largement sans réponse.

¹ Thomas Mann (1965) p. 327.

² Si nous parlons du traducteur au masculin grammatical, c'est par commodité : le traducteur est le plus souvent une traductrice, tropisme que nous n'aborderons pas ici, mais qui mérite examen. Les interprètes sont considérés, également par commodité, comme un sous-ensemble des traducteurs. L'existence d'un « désir d'interpréter » distinct de celui de traduire n'est pas envisagée ici. Nous entendons par traducteur professionnel tout traducteur se classant comme tel qui tire tout ou partie de ses revenus réguliers de la traduction, quel qu'en soit le domaine. Le cas des traducteurs bénévoles, *fansubbers*, *scanlators*, etc., ne sera pas abordé.

Sous cette réserve, notre démarche part d'un constat, celui du grand investissement affectif consenti par les traducteurs dans leur ensemble, que nous appelons ici *désir de traduire*, et qui laisse deviner que le choix de leur profession recouvre des enjeux complexes et fortement personnels. Cet investissement apparaît déjà dans le langage, empreint d'affectivité, que les traducteurs emploient lorsqu'ils parlent de leur travail, et dans les plaisirs intenses (« jubilation », « exultation »...) aussi bien que dans les déceptions cuisantes qu'ils disent éprouver à exercer un métier passionnant, mais peu rémunérateur ; il transparaît ensuite dans le comportement collectif des traducteurs, à travers leurs rituels associatifs et les différentes images sociales qu'ils projettent ou qu'ils récusent. Activité créative ou machinale ? noble ou ancillaire ? Le traducteur se présente volontiers comme un incompris détenteur de connaissances ineffables et dont les scrupules, mésestimés, agacent ou rebutent les donneurs d'ordre. Sa susceptibilité ombrageuse est notoire : comme l'observe Antoine Berman, qui plaide en faveur d'une approche psychanalytique de la traduction, « lorsqu'on touche à la traduction, on aborde un domaine refoulé, riche en résistances » (Berman, 1984, p. 239).

Ce constat initial nous a donc portés à nous interroger sur la nature profonde de la motivation du traducteur, qui nous apparaissait multiforme, tout en présentant quelques traits constants, dont le principal était une dimension personnelle, liée, nous semblait-il, à la nature du matériau en jeu, à savoir la langue, et plus encore la langue maternelle. En admettant que la langue soit l'actualisation individuelle, fondée sur la faculté universelle et humaine du langage, d'une construction sociale anonyme, et qu'« à la différence du langage, elle ne porte pas sur l'existence comme telle, mais sur la modalité de l'existence » (Milner, 2009, p. 24), on conçoit, sans même invoquer Jacques Lacan, que le travailleur de la langue soit mû par une dynamique intime régie par l'inconscient.³ Le métier de traducteur revêt, en effet, un double aspect : il est à la fois une activité économique soumise à une logique commerciale, et un travail mental troublant, car quelle traduction ne promet pas au moins quelques secrets instants de vertige.⁴

³ La langue est souvent comparée à une « demeure » dans la tradition allemande (Berman 1984, p. 23). Dans une autre métaphore, « la langue colle à nous-mêmes, nous habille et nous enrobe, nous n'avons pas pu l'éviter, nous ne pouvons pas l'éviter, mais elle nous confronte à l'étrange, à l'Autre par tout autre possible. » (Fenoglio, 2006, p 17).

⁴ Travail dans plusieurs sens du terme : travail de l'inconscient, parturition, besoin... Quant au vertige, on pense au « *salto mortale* de la déverbalisation » évoqué par Jean-René Ladmiral (Ladmiral, 2005).

Ce double aspect de la traduction professionnelle va déterminer un double comportement : entre action et introspection, tel un personnage de Thomas Mann, le traducteur, appelé à camper un respectable prestataire de service, reste au fond un être inquiet, versé en « subtilités écœurantes », pour emprunter l'expression du bourgeois Thomas Buddenbrook.¹ Le client, lui, n'en a cure : il ne voit aucune valeur ajoutée dans ces exégèses secrètes. Si bien que le décalage entre les deux économies de son activité, la sociale et la psychique, conduit le traducteur à un double jeu : celui d'une pratique inavouable (*horresco referens* autant que *ars artem celat*) menée sous couvert d'un robuste professionnalisme : « *fast, good, cheap – choose two* ».

Nous avons été longtemps frappés par l'excellence de beaucoup de traducteurs professionnels autodidactes ou formés « sur le tas », à côté des faiblesses de bien des diplômés en traduction à qui il semblait manquer on ne sait quelle « fibre ». Nous nous sommes étonnés de l'incapacité ou de l'absence d'intérêt pour la traduction de beaucoup de bilingues. Nous savons que le bilinguisme n'est en aucun cas une condition suffisante pour être traducteur (p. ex., Presas, 2000). Certains bilingues se disent même incapables de traduire entre leurs deux langues, ou bien refusent de le faire : on peut même parler d'un « désir de ne pas traduire », réticence qui ressemble parfois à de la pudeur ou à un déni de légitimité. Ainsi la compétence professionnelle d'un traducteur en exercice est, d'évidence, au moins partiellement dissociée de sa formation stricte : les vrais indicateurs de ses aptitudes sont plus individuels. Du reste, la forte différenciation des traducteurs professionnels, manifeste dans la diversité de leurs parcours et de leur motivation, marque déjà un rôle de l'affect dans leur activité et dans leurs relations avec ceux dont ils dépendent.

Dans ce qui suit, nous tenterons de cerner la motivation du traducteur professionnel à travers une typologie, dont l'intérêt est, à notre sens, double : elle permet, en premier lieu, de sonder la dimension affective et quasi libidinale du désir de traduire ; en second lieu, elle illustre, en la structurant, une grande diversité susceptible d'intéresser le pédagogue ou le conseiller d'orientation, ou encore l'employeur. Nous verrons ensuite comment le désir de traduire se heurte aux exigences du cadre commercial dans lequel le traducteur professionnel doit exercer, et comment chaque type de traducteur y fait front. Car la motivation du traducteur doit souvent s'effacer derrière les attentes du donneur d'ordre, liées, elles, à des contraintes économiques, et qui peuvent s'achopper à la déontologie intime et

absolue du prestataire. Cette tension apparaît, encore une fois, comme résultant de la nature même de la langue, puits d'affectivité.

II. Le traducteur : un genre, des espèces

A notre connaissance, il n'existait aucune étude antérieure visant à établir une typologie psychosociale du traducteur professionnel à l'aide de critères croisés. Gouzevitch (2006), dans une étude des traductions en russe de manuels scolaires sous Pierre le Grand, classe un échantillon de 69 traducteurs en cinq catégories : *occasionnels*, *érudits*, *professionnels*, *conjoncturels* et *militants*. Les *occasionnels* sont des amateurs cultivés, motivés par la curiosité et le plaisir de traduire. Les *érudits* sont des clercs lettrés et philologues, pour qui la traduction est une activité usuelle. Plus cosmopolites et plus modernes, les *professionnels* sont des spécialistes dans les domaines techniques : leur traductions font autorité. Les *conjoncturels* sont également des experts avant d'être des traducteurs, mais à la différence des professionnels, ils sont sollicités et travaillent sur commande. Enfin, pour les *militants*, la traduction s'inscrit dans un projet civilisateur et généreux, qu'ils choisissent de défendre. Cette typologie concerne des traducteurs traduisant des documents d'un même type (des manuels) vers une seule langue (le russe) et dans des circonstances particulières (les réformes pétrines) : sa portée est donc restreinte. Pourtant la grande diversité de ces traducteurs est remarquable : « des individus de tous âges, dont l'origine, l'éducation, le milieu culturel et intellectuel sont si divers que nous pouvons nous demander ce qu'ils ont en commun » (Gouzevitch, 2006, p. 844). En cela, les traducteurs ne semblent pas avoir changé.

La typologie du traducteur professionnel que nous proposons ici est le fruit d'une longue fréquentation des traducteurs dans leur milieu. Nous pratiquons la traduction technique et scientifique dans un cadre professionnel depuis plus de trente ans, période au cours de laquelle les conditions matérielles de la traduction ont profondément changé. Et pourtant, le traducteur professionnel, lui, est resté le même : il est, globalement, toujours un être de vérité ; constant, scrupuleux, discret, impliqué, exigeant, peu vénal. Quelle est donc sa motivation ? Multiple et multiforme, elle est souvent marquée par la recherche d'un espace de liberté : liberté de donner, de recevoir, de s'exprimer, d'apprendre, d'assouvir un désir ; le *désir de traduire*.

Notre ébauche de classification, qui a valeur d'hypothèse, ne prétend être ni exhaustive ni discriminante. Elle a pris forme au hasard des rencontres, à travers des observations et des échanges avec un grand nombre d'individus, sans que ceux-ci constituent un échantillon caractérisé, ni que leur aptitude à représenter toute une profession soit démontrable. Notre champ d'observation comprend toutefois une grande diversité d'agents sur un temps long : des salariés d'entreprises de traduction, des indépendants, novices et expérimentés, diversement formés, ayant des vécus et des expériences professionnelles des plus variés, d'anciens traducteurs engagés dans des activités connexes ou éloignées de leur métier premier, sans oublier les traducteurs en cours de formation, ou encore les étudiants stagiaires, dont le projet professionnel n'est pas encore arrêté. Le nombre (peut-être un millier) et la diversité des individus concernés nous permettent d'affirmer que cette typologie n'est pas purement anecdotique, et qu'elle est apte à baliser un champ de réflexion.

Nous distinguons six grandes voies vers la traduction, chacune correspondant à un *type*. Ces voies ne sont ni exclusives ni limitatives ; nous décrivons une palette courante de conditions suffisantes au choix d'un métier. Les types marquent des repères : si toute typologie, tentation de classer ou de se classer, présente nécessairement une part d'arbitraire, toute diversité appelle néanmoins une mise en ordre, permettant aux individus de se différencier, de se définir, de marquer un territoire (ou de s'y soustraire). Gageons que le traducteur réel intrigué par son propre rapport à la traduction s'y reconnaîtra (ou s'y opposera avec véhémence). Ce sont donc des types au sens du modèle idéal : il arrive souvent que plusieurs types s'expriment dans un même traducteur, mais jamais à voix égale. Outre ce composite, il existe, bien sûr, le traducteur inclassable, au destin étonnant. Mais celui-ci reste... atypique.

Type 1. Valorisation de l'accident d'une appartenance équivoque : le multiculturel inquiet

Beaucoup de traducteurs sont des *multiculturels inquiets*. Élevés dans un milieu cosmopolite, privés des certitudes de l'ethnocentricité, ils sont portés à l'introspection. Leur territoire est le *no man's land* de la déverbalisation.⁵ Certains d'entre eux évoquent des « problèmes d'identité », pas forcément morbides, mais

⁵ Ce terme appartient à la Théorie Interprétative de la Traduction de l'« École de Paris » (voir Israël et Lederer 2006), fondée par Danica Seleskovitch.

qui les habitent au quotidien. Tous, à la fois spectateurs et acteurs, vivent *in limbo* entre différentes cultures, sans « poser leur valise ». Leur activité, grandement facilitée par un vécu multilingue riche mais marginalisant, peut prendre la forme d'une quête solitaire : ils fixent l'abîme, ou bien, tel le polyglotte George Steiner, théoricien et fin critique de la traduction, ils pratiquent « un discours tourné vers l'intérieur, une descente, au moins partielle, de 'l'escalier en colimaçon du moi.' » (Steiner, 1978, p. 120).

Type 2. Amour des langues et des civilisations : le voyageur passionné

Animé d'un désir d'accueillir, de connaître puis de faire connaître l'autre, ce type vit une histoire d'amour fusionnel, avec ses tyrannies et ses jalousies : une histoire dissymétrique, car le *voyageur passionné*, à la différence du *multiculturel inquiet*, n'est pas un exilé de l'intérieur. Bien ancré dans sa culture d'origine, as de la version, c'est un littéraire plus qu'un linguiste. Un exemple récent du *voyageur passionné* serait l'universitaire français Sylvere Monod, angliciste et traducteur, notamment de Joseph Conrad, grand voyageur lui aussi. Mais son archétype se trouve sans doute parmi les grands traducteurs allemands de l'époque romantique, tel que l'indépassable traducteur de Shakespeare, August Wilhelm Schlegel, à qui Antoine Berman impute une « pulsion traduisante » dont la caractéristique serait qu'elle « pose toujours une *autre* langue comme ontologiquement supérieure à sa langue propre » (Berman, 1984, p. 22). Rappelons que ces grands traducteurs allemands cherchaient un « élargissement » ou « extension » (*Erweiterung*) de la langue allemande encore « trop pauvre et trop raide » (Berman, 1984, p. 214) pour être une « langue stylisée » (*Kunstsprache*). C'est ainsi qu'une certaine dépréciation de la langue maternelle, ou du moins une ambivalence à son endroit, s'observe souvent chez le *voyageur passionné*, qui n'a de cesse d'encenser la souplesse, la richesse, les pouvoirs expressifs de sa langue d'élection (l'amour est aveugle...) ; un cas extrême de la « haine » de la langue maternelle, avec pulsion polyglotte et recherche de ce « pur langage » qu'évoque Walter Benjamin dans *La Tâche du traducteur* (Benjamin 2000, p. 255, commenté par Berman 2008, p. 114), se trouverait chez le poète et omnitradeur Armand Robin (Berman 1984, p. 22 et p. 219).⁶ Enfin, dans le domaine russe, le controversé André Markovicz,

⁶ Rappelons pour faire bonne mesure le récit de Louis Wolfson, (Wolfson, 1970) où l'auteur relate comment, pour échapper à sa langue maternelle (l'anglais), qui lui était insupportable, il transposait (traduisait ?) celle-ci en une autre « langue », faite de mots français, allemands, hébreux ou russes, jugés équivalents.

s'insurgeant contre les contraintes du « bon français » et du « bien écrire », défend avec passion une approche où fond et forme seraient consubstantiels (Zand, 1993).

Type 3. Exercice du pouvoir des mots : le séducteur aventurier

Traducteur – le plus souvent ici interprète – à la personnalité multiple, troublante, doué généralement d'une grande intelligence interpersonnelle, parfois collectionneur de langues, grand voyageur, voyeur même, il est le truchement, l'intercesseur. À la différence du *multiculturel inquiet*, le *séducteur aventurier* affiche un déracinement troublant. Les récits des grands interprètes (p. ex., Gaiba, 1998, Baigorri-Jalón, 2004) ou de leurs hagiographes (p. ex., Bowen et coll., 1995, Widlund-Fantini, 2007) sont peuplés de héros (Vernon Walters, l'orientaliste Jean Herbert, Velleman le dodécalingue, le colonel Dostert, Danica Seleskovitch, interprète de Jean Monnet et fondatrice de l'ESIT, Renée van Hoof, Directeur général du SCIC...), assistés de « personnalités hautes en couleur », voire de « *sociological freaks* » (Keiser 2004, p. 582).⁷ Certes, cette époque est révolue. Mais malgré le lissage inévitable de la professionnalisation, l'interprète de conférence, bien plus que le traducteur, continue de susciter l'admiration de l'étudiant en langues et d'épater le profane. Car l'interprète est *visible* en interprétation consécutive, car physiquement présent aux côtés des délégués, et à tout le moins *audible* en interprétation simultanée ; il *prend la parole* ; il est, par contre, enjoint au traducteur d'être *invisible*. Précisons toutefois qu'être un *séducteur aventurier* n'a jamais été une condition nécessaire ni, surtout, une condition suffisante pour devenir interprète.

Type 4. Désir d'expression : le créatif débordant

Avec son goût des jeux de langage, c'est le traducteur (et parfois l'interprète) voltigeur, esthète, provocateur. Celui dont les traductions sont les plus marquées par un style personnel, avec ses coquetteries. Ancré, comme le *voyageur passionné*, dans sa culture d'origine, le *créatif débordant* ne se dévoue pas : il rivalise. Un excellent exemple de ce type serait Ranjit Bolt, célèbre outre-Manche pour ses très libres traductions des comédies de Molière, et auteur d'une brève mais mordante défense de son art (ou *business*, comme il dit préférer le nommer) (Bolt, 2010). Des archétypes historiques du *créatif débordant* se trouvent parmi les grands poètes

⁷ Walter Keiser nous parle même de « maîtresses-femmes » œuvrant dans certains pays de l'hémisphère sud (Keiser 2004, p. 601).

traducteurs *ut orator* des auteurs anciens : Alexander Pope (Homère) ou John Dryden (Virgile) en Angleterre, Jacques Delille (Virgile) en France,⁸ sans oublier les fameuses « belles infidèles »⁹ des traducteurs français de l'époque classique. Un cas limite serait celui de Christopher Logue, « traducteur » d'Homère : ne connaissant pas le grec, ce poète anglais contemporain travaille à partir des traductions antérieures.¹⁰

Type 5. Destin de l'artisan discret doué d'une facilité imméritée : le surdoué tranquille

Gymnaste langagier à la grâce innée ou encyclopédique un peu autiste, le *surdoué tranquille* avance, fiable et modeste, content de rendre une copie bien faite toujours dans les délais et sans effort apparent. Ses clients disent de lui que « c'est un vrai professionnel ». Multiculturel parfois, il porte sa multiculturalité avec légèreté, à l'opposé du *multiculturel inquiet*. Chez lui, le désir s'efface souvent devant le plaisir quasi kinesthésique qu'il éprouve dans le simple exercice de son métier. Facile à vivre, il ne cherche pas de reconnaissance autre que contractuelle, et sait rester dans l'ombre.

Type 6. Réponse aux circonstances ou aux pressions : le réaliste contraint, bon élève ou « naufragé »

Ils ont choisi la traduction, mais ne l'ont pas embrassée. Le premier, mal informé ou mal orienté, fait ce qui lui réussit le mieux pour satisfaire les attentes de son entourage. Le second, conjoint étranger, expatrié ou déplacé, parfois accidenté de la vie, fait de nécessité vertu. Dans les deux cas, on peut parler d'un asservissement, sans désir – un mariage de raison, souvent triste. Toutefois, l'appétit venant en mangeant, le *réaliste contraint* peut devenir un *surdoué tranquille* : le plaisir du travail bien fait peut succéder à un non-choix de départ.

⁸ Mais nous classerons le sourcier Leconte de Lisle (Homère) plutôt parmi les *voyageurs passionnés*.

⁹ Expression employée par la critique pour qualifier les traductions très libres des auteurs anciens par Nicolas Perrot-d'Ablancourt et ses émules. Voir aussi Mounin (1955) p. 77 et suiv. L'opposition historique entre le littéralisme allemand et l'infidélité désinvolte des traducteurs français de l'époque classique est abordée par Berman (1984), p. 62 et *passim*.

¹⁰ Ranjit Bolt estime qu'il n'est pas toujours nécessaire qu'un traducteur littéraire connaisse la langue source (Bolt 2010, p. 15).

Cette typologie fait ressortir traits et oppositions permettant une cartographie schématique (tableau 1).

Tableau 1 : Typologie des traducteurs : traits par type.

<i>Type</i>	<i>Regard</i>	<i>Démarche</i>	<i>Moteur</i>	<i>Tropisme</i>
<i>Multiculturel inquiet</i>	Symétrique	Unité	Quête	Polyvalence, fait linguistique
<i>Voyageur passionné</i>	Dissymétrique (sourcier)	Différence	Amour donné	Littérature, civilisation
<i>Séducteur aventurier</i>	Symétrique	Multiplicité	Amour reçu	Interprétation, relationnel
<i>Créatif débordant</i>	Dissymétrique (cibliste)	Différence	Expression	Adaptation, localisation, communication
<i>Surdoué tranquille</i>	Symétrique	Unité	Artisanat	Polyvalence, performance
<i>Réaliste contraint</i>	Dissymétrique (cibliste)	Différence	Statut, revenu	Travail alimentaire

À chaque type nous avons attribué un *regard* qui rend compte du degré d'intériorisation des langues et cultures sources et cibles, et de l'appartenance à chacune d'elles. Ainsi un biculturel bilingue de naissance (un « binatif ») aura un regard bien plus symétrique sur la source et la cible qu'un traducteur ayant acquis tardivement une langue seconde, qui restera à jamais un « visiteur » dans l'univers de l'autre.

La dissymétrie du regard est propre au *voyageur passionné*, au *créatif débordant* et au *réaliste contraint*. Chacun d'eux reste solidement arrimé à sa culture d'origine, même si, pour des motifs différents, il est amené à s'intéresser de près à la culture de l'autre. Cette dissymétrie peut être soit « sourcière », le regard porté en premier lieu sur le texte ou auteur source, objet du désir – c'est le cas du *voyageur passionné* – soit « cibliste », le regard orienté vers les utilisateurs de la traduction, dont l'approbation est recherchée – c'est le cas du *séducteur aventurier*, mais aussi

du *réaliste contraint*.¹¹ Le traducteur David Bellos distingue « *translating up* », ou traduction vers une langue de plus grand prestige, et « *translating down* », son contraire : la première serait cibliste, la seconde sourcière (Bellos, 2011), ce qui laisserait présager un rapport entre la paire de langues en jeu et le regard du traducteur qui les manie.

Le *multiculturel inquiet*, le *séducteur aventurier* et le *surdoué tranquille*, par leur plus grande capacité de dissociation, portent un regard plus symétrique parce que posé de plus loin, même si une symétrie absolue paraît aussi rare que le bilinguisme complet.¹²

La bipolarité *voyageur passionné* – *créatif débordant* exprime, sur un axe passionnel, l'éternel conflit entre littéralité et adaptation, fidélité et liberté (libertinage ?), exotisme et la naturalisation, etc., ce qu'Antoine Berman, rappelant la célèbre maxime de Franz Rosenzweig « traduire, c'est servir deux maîtres », appelle le « drame du traducteur » (Berman 1984, p 15). Ce dualisme tenace est difficile à dépasser, car lié, selon nous, à l'enjeu affectif de l'acte de traduire, tel qu'il est vécu par ces deux types (mais voir Xu 1999).

Chacun des types est caractérisé ensuite par une *démarche* qui marque sa manière « d'entrer en traduction ». Le regard distant du *multiculturel inquiet* comme celui du *surdoué tranquille* privilégie une recherche d'unité, c'est-à-dire un rapprochement des deux langues dans une « interlangue ». Le regard du *séducteur aventurier*, en revanche, tout en étant distant, retient la multiplicité, le kaléidoscope des langues et cultures se présentant *en regard*. Le *voyageur passionné*, le *créatif débordant* et le *réaliste contraint* sont, par la dissymétrie de leur regard, en alerte aux écarts entre les langues et les cultures : les deux premiers en sont friands ; le *réaliste contraint* y voit la malédiction de Babel.

Enfin, chaque type est soutenu par une motivation spécifique. Le *multiculturel inquiet* est un curieux, un chercheur. L'activité du *voyageur passionné* et du *séducteur aventurier* sert de tremplin à un élan personnel et affectif : passion dévorante pour l'un, désir de prouesse pour l'autre. Au *surdoué tranquille* le plaisir artisanal, la satisfaction d'exercer une compétence – désir de traduire se confondant

¹¹ Les termes « sourcier » et « cibliste » sont du traducteur et traductologue Jean-René Ladmiral (Ladmiral, 1986).

¹² Mais voir Steiner (1978) p. 116–117.

avec plaisir de traduire (ou d’avoir traduit) – tandis que le *réaliste contraint* cherche d’abord confort ou intégration sociale. Naturellement, le traducteur réel évoluera le plus souvent entre les repères, selon les contingences de l’heure.

Ces différents traits confèrent au traducteur un *tropisme*, fréquemment contrarié par les impératifs commerciaux liés à son activité, mais qui peut expliquer ses préférences. Ce tropisme, une fois identifié, peut également aider le traducteur à faire les bons choix dans son parcours professionnel.

Les plus polyvalents des six types sont le *surdoué tranquille* et le *multiculturel inquiet*, le premier parce que le tout-venant ne lui fait pas peur, le second parce que ce même tout-venant l’intéresse toujours. Le *multiculturel inquiet*, mais encore plus le *voyageur passionné*, aime la traduction littéraire, mais le premier se distingue du second par le plus grand intérêt qu’il porte au fait linguistique.

Le *créatif débordant*, résolument cibliste, est à son aise dans l’adaptation et la localisation commerciale, qui valorisent la « trouvaille » (s’il est poète, la traduction littéraire « créative » offre quelques rares débouchés...). La traduction audiovisuelle, qui exige une grande aptitude au transfert culturel, est susceptible de l’intéresser, mais les contraintes techniques qui lui sont inhérentes (temps, espace, rapport parole-image...) entravent l’expression personnelle. En revanche, les multiples défis de ce type de traduction peuvent séduire le *multiculturel inquiet*.

Le *réaliste contraint* se trouve souvent cantonné aux secteurs les moins valorisés, à traiter de gros volumes de documentation technique ou réglementaire fortement normalisée et répétitive, laissant peu de marge d’expression – calvaire pour le *créatif débordant*, tâche ingrate pour le *voyageur passionné*, mais encore tolérable pour le *multiculturel inquiet*, qui sait trouver des gouffres de sens dans la plus banale notice d’emploi. Le *réaliste contraint* est souvent cibliste par défaut, n’ayant pas toujours intériorisé la langue source, perçue encore comme une « langue étrangère » qui résiste au déchiffrement. Il arrive, tout à l’opposé du *voyageur passionné*, que le *réaliste contraint* projette une véritable hostilité envers la langue et la culture sources : c’est fréquemment le cas chez le « *naufragé* ». L’affect favorise ici le rejet. Mais le tropisme du *réaliste contraint* est ordinairement faible. Son activité est vécue comme un travail avant tout alimentaire.

Le domaine de prédilection du *séducteur aventurier* est l'interprétation, activité adrénalinogène où il est toujours seul en piste ; il apprécie sa mobilité et le prestige (même factice) de son rôle.

À partir de cette typologie, nous risquerons quelques hypothèses sur l'adéquation entre l'emploi des traducteurs et leur manière d'aborder la traduction et ses enjeux.

1. Le *voyageur passionné*, essentiellement un littéraire à tendance sourcière, attiré par d'autres cultures et enclin à endosser une mission culturelle (faire connaître d'autres cultures, enrichir la sienne), risque d'être démotivé dans un contexte professionnel fortement cibliste, par exemple une petite entreprise de traduction généraliste. Suivant Bellos (2011), ce traducteur, puisque sourcier, serait plus à son aise dans la traduction d'une langue de plus grand prestige que la langue d'arrivée.¹³
2. Fortement cibliste mais prompt à ajouter son grain de sel, le *créatif débordant* se plie difficilement à la traduction littéraire sourcière, qui laissent inassouvi son désir d'expression personnelle. Son tropisme le conduit vers les domaines tels que l'adaptation et la localisation. Toujours suivant Bellos (2011) ce traducteur pourrait s'employer avantageusement dans la traduction d'une langue de moindre prestige que la langue d'arrivée.
3. Le *séducteur aventurier* possède des qualités relationnelles essentielles pour l'interprétation. Il a le goût de la mobilité et des sensations fortes. Lui aussi risque de s'ennuyer derrière un écran dans un *open-space*.
4. Le *réaliste contraint* trouvera toujours une place au « *bargain basement* » de la traduction ordinaire. Ce secteur, qui représente le gros du marché des agences, propose des tâches répétitives et peu valorisantes qui, acceptées comme essentiellement alimentaires, peuvent fournir des emplois stables et rémunérateurs.
5. La spécialisation offre des débouchés très valorisés : le *multiculturel inquiet* et le *surdoué tranquille* sont les seuls, par leur grande polyvalence, à en tirer pleinement profit.

¹³ Sela-Sheffy (2008), dans une étude des autoreprésentations des traducteurs littéraires israéliens contemporains, dans une culture soumise à l'« épreuve de l'étranger » décrit comment cette mission culturelle peut engendrer un véritable vedettariat.

Mais l'exercice professionnel de la traduction sollicite des compétences autres que celles de la traduction au sens strict. Ainsi la relecture peut être une activité à part entière : elle peut exploiter les aptitudes du perfectionniste qu'est le *surdoué tranquille*. Bien des entreprises de traduction emploient des gestionnaires, des commerciaux, ou des qualitiens, eux-mêmes anciens traducteurs, et donc capables d'agir comme intermédiaire entre les traducteurs et leur clientèle (et entre les traducteurs eux-mêmes). L'existence de ces fonctions permet donc à des traducteurs d'évoluer vers une activité liée à la traduction, mais qui s'adapte mieux à leur type. Enfin, nombre de traducteurs quittent la traduction proprement dite pour s'investir dans d'autres domaines, tels que l'enseignement des langues, la recherche universitaire ou l'écriture.

En partant des secteurs et des fonctions dans lesquels le traducteur est employé, nous pouvons ainsi proposer des pistes d'évolution correspondant à chaque type de traducteur (tableau 2).

Tableau 2 : Adéquation et évolution des traducteurs par secteur.

<i>Secteur</i>	<i>Adéquation</i>	<i>Pistes d'évolution</i>
Traduction littéraire	<i>Voyageur passionné</i>	Critique littéraire, enseignement
	<i>Multiculturel inquiet</i>	Traductologie, linguistique
	<i>Surdoué tranquille</i>	Relecture
Traduction pragmatique générale	<i>Surdoué tranquille</i>	Relecture
	<i>Multiculturel inquiet</i>	Terminologie
	<i>Réaliste contraint</i>	Gestion, contrôle qualité
Adaptation, localisation	<i>Créatif débordant</i>	Communication, rédaction,
Traduction spécialisée	<i>Multiculturel inquiet</i>	Terminologie, relecture
	<i>Surdoué tranquille</i>	Relecture
Interprétation	<i>Séducteur aventurier</i>	Représentation, encadrement, formation
TAO	<i>Réaliste contraint</i>	Gestion, contrôle qualité

III. Le traducteur professionnel et son environnement

« —Nous ne sommes que de simples commerçants, [...] les observations que nous faisons sur nous-mêmes sont d'une insignifiance lamentable. [...] il faut nous mettre au travail »¹⁴

Le désir de traduire ne fait pas toujours bon ménage avec la rentabilité économique. Cette mésentente originelle est la cause de nombreux malentendus entre traducteurs et clients. Un premier problème, à notre sens, trouve son origine dans la notion de qualité. La norme ISO 9000:2000¹⁵ la définit ainsi :

« Aptitude d'un ensemble de caractéristiques intrinsèques à satisfaire des exigences. »

Cette définition rapporte la notion de qualité à des *exigences*: un service sera défaillant si ces exigences ne sont pas satisfaites.

Le traducteur professionnel sait répondre aux exigences techniques. Mais il existe une autre exigence : réduire les coûts, besoin que le client cherche à satisfaire en fixant un niveau de qualité au minimum acceptable, comme si la qualité d'une traduction était graduable.

Un second problème est lié à la perception du langage comme un jeu d'éléments à assembler. En effet, le client devine un gisement d'économies dans la traduction assistée par ordinateur (TAO), avec ses mémoires de traduction et glossaires dédiés, réduisant la traduction à un acte quasi mécanique. Cette vision de la traduction apparaît déjà en filigrane dans la base de facturation des traductions, au mot ou au signe.

Ces deux mirages que sont la qualité graduable et la segmentation permutable sont à l'origine de bien des frustrations. Pour le traducteur désirant, la langue est irréductible, une et indivise. De même la qualité. Et il y a autant de traductions de

¹⁴ Thomas Mann, *op. cit.* p. 274

¹⁵ Organisation Internationale de Normalisation (International Organization for Standardization), Genève.

qualité que de traducteurs de qualité, chacun apportant sa propre signature, au point qu'un traducteur, en se relisant, reconnaît instantanément son style : qualité non pas quantifiable donc, mais multiforme, admettant des préférences subjectives. La notion de qualité comme un paramètre réglable heurte de front le désir du traducteur, privant de sens son travail.

Le traducteur ne nie assurément pas l'existence de la mauvaise qualité en traduction, mais ses critères de « non-qualité » ne sont pas toujours ceux du client. L'expressivité factice des anglicismes dans la presse écrite, la phraséologie figée des documents techniques, truffés de calques de facilité et de néologismes odieux peuvent être des facteurs de qualité pour le donneur d'ordre. Rythme, nuance, l'autorité d'une phrase bien tournée, l'expression idiomatique juste, l'équivalence astucieuse – caractéristiques de la bonne copie de version – sont souvent assimilés à la « surqualité », génératrice de surcoûts.

L'utilisation massive de la TAO et des terminologies et phraséologies « maison » renforce l'idée reçue de la traduction comme simple *report*, mécanisable. L'intrusion de la phraséologie exogène des mémoires de traduction, avec sa précision sans justesse, transforme un espace de liberté en une chaîne d'équarrissage. En dépossédant le traducteur de la langue même, la TAO le prolétarise – mais sans forcément le paupériser. Plus sûrement castratrice, elle contrarie son désir de traduire.

Enfin, on accuse volontiers le traducteur de purisme, d'insensibilité aux réalités économiques. Mais le traducteur désirant, en défendant l'irréductibilité de la langue, revendique sa propre irréductibilité : chercher à nier la langue, au nom d'une prétendue efficacité, n'est-ce pas nier l'individu et sa singularité ?

Le traducteur apprend vite que ses griefs laissent le client froid. Pire, son inconfort travaille contre lui. Car la légitimité du traducteur professionnel, son autorité, sa crédibilité même sont jugées à l'aune de sa constance et de sa sérénité tranquille. À trop étaler ses doutes, le traducteur sape la confiance qu'il doit inspirer.

Précisons que l'interprète de conférence travaillant pour des personnalités de premier plan se trouve souvent auréolé aux yeux de son entourage du prestige de

ceux qui font appel à ces services, l'incitant, s'il veut bien s'y prêter, à jouer un personnage. Pourtant cette contrainte de forme, diversement ressentie, est nécessaire, elle aussi, à l'établissement d'une relation de confiance entre client et prestataire.

Les six types de traducteur déclinés précédemment vivent ces contraintes chacun à sa manière. Le *voyageur passionné* est sans doute celui qui en souffre le plus dans son âme, puisqu'il participe à la dégradation de l'objet de son désir. Le *multiculturel inquiet* peut se distancier pour n'y voir que les effets secondaires du fait linguistique en action. Les talents du *créatif débordant* trouvent à s'employer dans les secteurs de la traduction où la mécanisation atteint ses limites – localisation de sites web, audiovisuel, publicité, etc. Ce sont le *surdoué tranquille* et le *réaliste contraint* qui, grâce à leur pragmatisme, résistent le mieux au contact corrosif de la réalité. Le *séducteur aventurier*, lui, est déjà loin, bien loin...

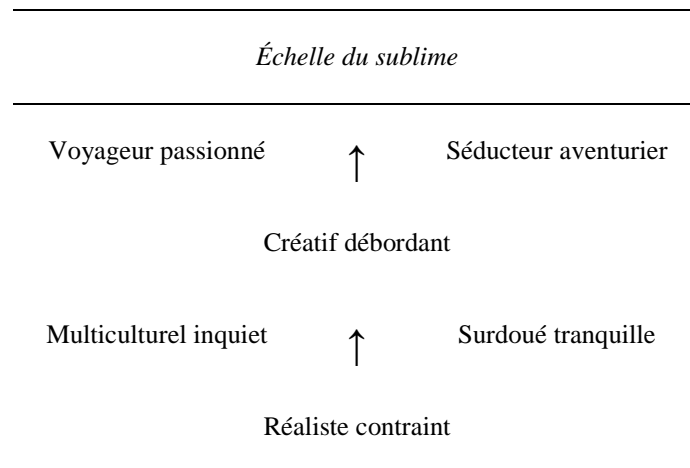
IV. Les bons choix

« — Travaille ! Cesse de soigner et de cultiver tes états d'âme, et d'en parler... »¹⁶

Nous avons proposé ici une typologie sommaire qui permet de reconnaître sinon des types purs de traducteur, au moins des repères qui permettent de situer un traducteur réel dans l'espace multidimensionnel du monde de la traduction : « Ce qui est simple est faux. Ce qui ne l'est pas est inutilisable » (Valéry, 1942). Car le traducteur est divers par son parcours et par sa motivation fortement affective. L'origine de cette affectivité se trouve dans son matériau : la langue. L'irréductibilité des langues, et le caractère intime de la traduction obligent le traducteur à concilier l'assouvissement d'un désir, parfois intransigeant, et les contraintes d'un marché animé par des acteurs indifférents à ses subtilités. Cette typologie amène quelques hypothèses sur le positionnement intellectuel du traducteur professionnel (figure).

¹⁶ Thomas Mann, *op. cit.* p. 586.

Figure. Positionnement intellectuel du traducteur.



Le *voyageur passionné* et le *séducteur aventurier* se démarquent fortement des autres types, le premier par son tropisme sourcier et sa peine à se soumettre aux impératifs économiques, le second par son individualisme et son désir de performance. Ces deux types de traducteur sont adaptés à des secteurs étroits, à savoir, respectivement, la traduction littéraire et l'interprétation – la « haute traduction ». Mais les débouchés dans ces secteurs sont peu nombreux et demandent, nous le savons, un très haut niveau de compétence.

Le *créatif débordant* trouve sa place dans les secteurs fortement ciblistes de la traduction qui sont apparentés à la localisation (publicité...), ou bien dans la traduction littéraire où un effort d'adaptation est demandé (cinéma, théâtre, poésie...).

Leur polyvalence permet au *multiculturel inquiet* et au *surdoué tranquille* de s'épanouir dans la traduction ordinaire. La distance et la curiosité du premier, et la capacité de travail du second sont des atouts prisés.

Le *réaliste contraint* est voué à occuper les postes où le désir de traduire est le moins bien servi. Mais c'est lui, en revanche, qui éprouve le moins de difficulté à accepter que le client soit roi.

À quelque type qu'il appartienne, et si bigarré soit-il, le traducteur désirant possède toujours un jardin secret, qu'il cultive assidûment, seul dans l'indifférence générale. La traduction professionnelle, même sous ses formes réputées indignes, lui permet d'enrichir ce jardin, pour peu qu'il fasse de bons choix et qu'il apprenne, comme un bon Buddenbrook, « à faire des concessions et à prendre égard aux préjugés ».¹⁷ Car ici comme ailleurs, vivre heureux, c'est bien souvent vivre caché.

¹⁷ Thomas Mann, *op. cit.* p. 284.

Références

- Baigorri-Jalón J. (2004). *Interpreters at the United Nations: A History* [Les interprètes aux Nations-Unies : une histoire]. Salamanca: Ediciones Universidad de Salamanca.
- Bellos, D. (2011). *Is That a Fish in your Ear?* [Est-ce un poisson que vous avez dans l'oreille ?] London: Penguin, pp. 172–173.
- Benjamin, W. (2000). *Die Aufgabe des Übersetzers* (La Tâche du traducteur, tr. M. de Gandillac & R. Rochlitz,). *Œuvres I*, Paris: coll. Folio, Gallimard.
- Berman, A. (1984). *L'Épreuve de l'étranger. Culture et tradition dans l'Allemagne romantique*. Paris: coll. Tel, Gallimard.
- Berman, A. (2008). *L'Âge de la traduction*. Paris: coll. Intempestives, Presses Universitaires de Vincennes.
- Bolt, R. (2010) *The Art of Translation* [L'art de la traduction]. London: Oberon Books.
- Bowen, M., Bowen, D., Kaufmann, F & Kurz, I. (1995). Les interprètes, témoins privilégiés de l'histoire. *Les Traducteurs dans l'histoire*. Dir. Delisle, J. & Woodsworth, J. Ottawa : Presses universitaires d'Ottawa, pp. 243–276.
- Fenoglio I. (2006). L'intime étrangeté de la langue. *Langage et inconscient : Linguistique et psychanalyse* (2). Retrieved August 7, 2011, from: <http://www.item.ens.fr/index.php?id=64244>
- Gaiba, F. (1998). *The origins of simultaneous interpretation: The Nuremberg trial* [Les origines de l'interprétation simultanée : le procès de Nuremberg]. Ottawa: University of Ottawa Press.
- Gouzevitch, I. (2000). The editorial policy as a mirror of petrine reforms: Textbooks and their translators in early 18th century Russia [La politique éditoriale, reflet des réformes pétrines : les manuels et leur traducteurs en Russie au début du XVIII^e siècle] *Science and Education*, 15, pp. 841–862
- Israël, F & Lederer, M. (2006). *Théorie interprétative de la traduction*, Paris : coll. Cahiers Champollion, Lettres Modernes, tomes 1, 2 et 3.
- Keiser, W. (2004). L'interprétation de conférence en tant que profession et les précurseurs de l'Association Internationale des Interprètes de Conférence (AIIC) 1918–1953. *META: Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 49, No. 3, pp. 576–608

- Ladmiral, J.-R. (1986). Sourciers et ciblistes. *Revue d'esthétique* 12, pp. 33–42.
- Ladmiral, J.-R. (2005). Le *salto mortale* de la déverbalisation. *META: Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 50, No. 2, pp. 473–487.
- Mann, T. *Buddenbrooks* (1965). (Les Buddenbrook, tr. Geneviève Bianquis). Paris : coll. Livre de Poche, Fayard.
- Milner, J.-C. (2009). *L'Amour de la langue*, Paris: Editions Verdier.
- Mounin, G. (1955). *Les Belles Infidèles*, Paris : Cahiers du Sud.
- Presas, M. (2000). Bilingual competence and translation competence [Compétence bilingue et compétence en traduction], Ed. Schäffner, C. & Adab, B. *Developing translation competence*, Amsterdam: John Benjamins, pp. 19–32.
- Sela-Sheffy, R (2008). The translators' personae: Marketing translatorial images as pursuit of capital [Les personnages du traducteur : de l'image sociale à la légitimation économique] *META: Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 53, No. 3, 2008, pp. 609–622.
- Steiner, G. (1978). *After Babel: Aspects of language and translation* (Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction, tr. Lucienne Lotringer), Paris : Albin Michel.
- Valéry, P. (1942). *Mauvaises Pensées et autres*, Paris : Gallimard, p.143.
- Widlund-Fantini, A-M. (2007). Danica Seleskovitch, interprète et témoin du XX^e siècle, Lausanne: l'Age d'Homme.
- Wolfson, L. (1970). *Le Schizo et les langues*. Paris: Gallimard.
- Xu, J. (1999). Réflexions sur les études des problèmes fondamentaux de la traduction. *META: Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 44, No. 1, 1999, pp. 44–60.
- Zand, N. (1993, Nov. 12). Traduire Dostoïevski, le jeu du double. Entretien avec André Markovicz, *Le Monde des livres*.

Notice biographique

Diplômé de l'Institute of Linguists de Londres, traducteur scientifique depuis plus de trente ans, Richard Ryan est maître de conférences à l'Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand où il enseigne la traduction. Il est membre du Laboratoire de Recherche sur le Langage (EA 999).